

# Pour une formation universitaire « sui generis » du traducteur

RÉFLEXIONS SUR CERTAINS ASPECTS MÉTHODOLOGIQUES  
ET SUR LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE DANS LE DOMAINE DE LA TRADUCTION

Traduire a toujours été une tâche ardue et pourtant, la traduction a presque de tout temps laissé la porte ouverte aux dilettantes dont la ronde n'a cessé d'asphyxier la profession. Il n'y a pas bien longtemps l'on confiait une traduction à une secrétaire bilingue, car on tenait la traduction pour un simple artisanat ou une affaire de praticien appliquant, avec plus ou moins de bonheur, un ensemble de recettes. Certes, pour mener à bien son ouvrage, le traducteur doit connaître un certain nombre de « ficelles » et faire œuvre de haute fidélité et de dépendance. Certes, le traducteur a parfois poussé la fidélité jusqu'à la transposition abécédaire de l'original et a confondu traduction et psittacisme. Par ailleurs, la traduction était regardée comme une œuvre d'érudit et le grand public éprouvait à l'égard de son auteur, un peu en marge, un sentiment d'admiration et de suspicion, de respect et de circonspection. De même que l'on naissait poète, on naissait traducteur.

On comprend dès lors aisément que la traduction ne s'enseignait pas : ou bien la congénialité et l'affinité d'écriture avec l'auteur guidaient le traducteur, ou bien seules comptaient les connaissances linguistiques et l'expérience pratique<sup>1</sup>.

La traduction n'était pas pour autant bannie de l'enseignement des langues dispensé dans les facultés, toutefois elle y tenait un rôle ancillaire. Pendant des siècles, l'université a regardé la traduction comme un simple exercice d'acquisition de la langue, et non comme une discipline autonome. La dichotomie entre étude de la philologie et étude de la traduction tenait au fait que seuls les textes littéraires et la langue fortement individualisée des bons auteurs (peut-être parce qu'elle échappe à toute codification) retenaient l'attention des philologues, et non les textes scientifiques et diplomatiques soumis à la sagacité des traducteurs. Si d'aventure philologues et traducteurs se sont trouvés devant le même texte, ils y ont cherché des éléments différents.

Les données du monde contemporain ont bouleversé les vieilles conceptions que se faisaient les philologues bon teint de ce que l'on appelle désormais l'« activité traduisante ». Il y a d'abord l'*universalisation* des informations, il y a

1. Jean Amsler, traducteur français de G. Grass, dans une lettre adressée le 2 février 1969, à Mlle Kratzmuller : « Se mettre dans la peau de l'auteur, dans le cas de Grass, cela m'a été facile par une affinité naturelle. »